BABEL
OU
L'INACHÈVEMENT

PAUL ZUMTHOR

BABEL OU L'INACHÈVEMENT

ÉDITIONS DU SEUIL
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e^*

Ce livre est publié dans la collection « La couleur des idées »
sous la direction de Thierry Marchaisse

ISBN 978-2-02-131452-6

© ÉDITIONS DU SEUIL, FÉVRIER 1997

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Note de l'éditeur

En nous appuyant sur les « carnets » de l'auteur et sur les précieux témoignages de ses proches, en particulier de sa femme, Mme Ollier-Zumthor, nous voudrions rappeler brièvement, en guise de préface, le statut et la genèse de ce texte posthume sur lequel « s'inachève » l'œuvre de Paul Zumthor.

Au début de l'année 1994, alors qu'il venait tout juste de publier un recueil de nouvelles *(La Porte à côté)* et son dernier livre sur le Moyen Age *(La Mesure du monde)*, P. Zumthor envisage aussitôt de reprendre « le très vieux projet de *Babel* ». Cette fois-ci sera la bonne… Depuis le temps qu'il y songe, depuis le temps qu'il entasse projets, plans et textes sur ce mythe ! En essayant de faire une sorte de bilan, il mentionne tout d'abord un roman de 1969, dont le titre, tiré du *Journal* de Kafka, est *Le Puits de Babel*. Puis il rapporte qu'il vient de retrouver dans une malle un manuscrit inédit de 1949, intitulé *Babel : exégèse d'un lieu commun*, dont il avait entièrement perdu le souvenir ! Mais ce n'est pas tout. En fouillant mieux dans ses archives, voilà que d'autres textes encore resurgissent, eux aussi oubliés : « Après le texte I (celui de 1949), le texte II (corrections de 1952), le projet III (de 1962). » En sorte que *Babel ou l'inachèvement* peut être considéré comme la quatrième version, ou le quatrième « étage », d'un texte commencé il y a près de cinquante ans.

> Ce qui me frappe *(note-t-il)*, c'est la constance de cette idée chez moi et des inachèvements successifs du projet… J'ai perdu tout souvenir de ce qui a pu, et quand, faire naître dans mon imagination cette idée d'une réflexion sur le mythe de Babel. J'ai vaguement l'impression que cela doit remonter aux toutes premières années de l'après-guerre.

Quoi qu'il en soit des strates anciennes de ce projet, les douze chapitres que l'on va lire forment un tout entièrement original et intégralement de la main de Paul Zumthor ; l'ensemble a même fait l'objet d'une relecture complète, comme en témoignent certaines corrections, apportées en marge du manuscrit, et un premier état, à peu près complet lui aussi, de la bibliographie. Cette première phase de rédaction était achevée au printemps 1994. Selon sa méthode de travail habi-

tuelle, Paul Zumthor consacra ensuite l'été à des lectures complémentaires et à l'élaboration de fiches, réparties dans des enveloppes suivant les chapitres concernés. Puis, il se remit à écrire au début de l'automne, et c'est alors qu'il donna leur forme définitive aux cinq premiers chapitres. La mise au point du sixième était elle aussi quasiment achevée au moment où il dut entrer à l'hôpital, et il put y mettre la dernière main à l'hôpital même, assisté par l'une de ses filles. Seuls les six derniers chapitres demeurent donc en l'état de leur première rédaction. Ils auraient indubitablement subi encore des corrections, voire certains remaniements importants. Toutefois, même si l'auteur n'a pu disposer des quelques semaines de répit qu'il souhaitait pour les effectuer et achever ce livre, il reste qu'à aucun moment il n'a douté de sa publication, ou envisagé d'y renoncer.

« L'idée de mon livre, confiait-il à son frère, Louis Zumthor, lors de leur dernier entretien téléphonique, c'est un peu le négatif de l'éternité… Je ne le finirai sans doute pas… Après tout, c'est peut-être mieux comme ça…» Et il est permis de penser qu'il songeait alors (après tant d'inachèvements et même d'oublis successifs et purement contingents) à cette autre forme d'inachèvement, nécessaire et essentiel, qu'annonçait son titre et qu'il comprenait d'ailleurs « de façon dynamique, processus plus que fin absolue ». De fait, si « l'inachèvement » est l'autre nom de Babel, comment ce livre aurait-il pu s'achever *mieux* qu'en restant inachevé ? Et c'est sans doute ainsi qu'il faut comprendre une note* non datée, rédigée à l'hôpital et retrouvée après sa mort (11 janvier 1995), qui indique que, jusqu'à la fin, il aura hésité sur la dernière phrase de ce livre et même médité de laisser à d'autres le soin de la compléter :

> ** Babel*
> *Refaire dernière phrase :*
> *…et cette étincelle qui voici 80 ans s'élança pour rejoindre son foyer l'aura peut-être manqué de presque rien.*
>
> *et en note, si je meurs avant parution :*
> *P.Z. est mort le… 1995.*

Thierry Marchaisse

Et c'est toute la terre : une seule lèvre, d'uniques paroles.
Et c'est à leur départ d'Orient : ils trouvent un canyon
en terre de Shinéar.
Ils s'y établissent.
Ils disent, chacun à son semblable :
« Allons, briquetons des briques,
flambons-les à la flambée. »
La brique devient pour eux pierre, le bitume, mortier.

Ils disent :
« Allons, bâtissons-nous une ville et une tour.
Sa tête : aux cieux.
Faisons-nous un nom,
que nous ne soyons dispersés sur la surface de toute la terre. »

YHWH descend pour voir la ville et la tour
qu'ont bâties les fils de l'homme.
YHWH dit :
« Oui ! Un seul peuple, une seule lèvre pour tous :
voilà ce qu'ils commencent à faire !
Maintenant rien n'empêchera
tout ce qu'ils auront dessein de faire !
Allons ! Descendons ! Confondons là leurs lèvres.
L'homme n'entendra plus la lèvre de son prochain. »

YHWH les disperse de là sur la face de toute la terre.
Ils cessent de bâtir la ville.
Sur quoi il clame son nom : Bavel, Confusion,
car là YHWH confond la lèvre de toute la terre,
et de là YHWH les disperse sur la face de toute la terre.

Genèse 11,1-9, traduction A. Chouraqui,
Entête, Desclée de Brouwer, 1974.

A titre de comparaison, la traduction E. Dhorme :
Toute la terre avait un seul langage et un seul parler. Or, il advint, quand les hommes partirent de l'Orient, qu'ils rencontrèrent une plaine au pays de Shinéar et y demeurèrent. Ils se dirent l'un à l'autre : Allons ! Briquetons des briques et flambons-les à la flambée ! La brique leur servit de pierre et le bitume leur servit de mortier. Puis ils dirent : Allons ! Bâtissons-nous une ville et une tour dont la tête soit dans les cieux et faisons-nous un nom pour que nous ne soyons pas dispersés sur la surface de toute la terre ! Iahvé descendit pour voir la ville et la tour que bâtissaient les fils des hommes, et Iahvé dit : Voici qu'eux tous forment un seul peuple et ont un seul langage. S'ils commencent à faire cela, rien désormais ne leur sera impossible de tout ce qu'ils décideront de faire. Allons ! Descendons et ici même confondons leur langage de façon qu'ils ne comprennent plus le langage les uns des autres. Puis Iahvé les dispersa de là sur la surface de toute la terre et ils cessèrent de bâtir la ville. C'est pourquoi on l'appela du nom de Babel. Là en effet Iahvé confondit le langage de toute la terre et de là Iahvé les dispersa sur la surface de toute la terre.

La Bible : Ancien Testament, Gallimard,
coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1956.

Dans la suite de ce livre, j'emprunterai les citations bibliques essentiellement à la traduction Chouraqui – à ceci près que je transcrirai, selon un usage très répandu, par le nom Iahvé le tétragramme divin YHWH.

La Tour de Babel : image connue, mais embrumée à nos yeux ; véhiculée par un confus souvenir biblique, point d'appui d'une métaphore signifiant vaguement à la fois désordre extrême, excès et impossibilité de s'entendre. Chétive survivance, dans notre mémoire collective, de ce qui, au fond d'un passé très lointain, fut probablement mythe majeur, et subsiste tout au plus pour nous comme terme fabuleux de comparaison et d'analogies. Le nom de Babel, il est vrai, apparaît de plus en plus souvent, depuis une vingtaine d'années, dans des titres de livres, de numéros de revues, voire de colloques savants. Mais il y désigne rarement un objet ou un argument précis, et renvoie plutôt par image à un quelconque problème d'actualité.

Un texte primitif très bref, d'une trompeuse clarté – construit, en vingt lignes, avec la rigueur sans bavure d'une nouvelle de Kafka – et fixé depuis plus de deux millénaires, semble s'être dissous dans la conscience de notre civilisation, n'y laissant que ce maigre résidu. Extrait peut-être d'une épopée archaïque, il s'inscrivit originellement dans le temps réel de ceux qui le notèrent. Il marquait pour eux l'aboutissement d'une expérience, quelle qu'elle fût, et en tirait la leçon. Par la suite, tous les discours touchant Babel constituèrent la glose de ce récit premier, de siècle en siècle plus affaiblie et parfois aberrante, jusqu'à la banalité d'aujourd'hui. Cependant, confié à l'écriture (et en dépit des dérobades coutumières à celle-ci), le texte nous demeure présent, et chacun peut aisément revenir à lui : ce que firent, depuis le

Moyen Age, bien des peintres et des poètes… sans compter des hordes d'exégètes.

Babel possède ainsi une double existence : son histoire a été dite, mais elle continue à se faire. Elle signifia, pour des populations antiques, une angoisse ou un espoir que nos recherches philologiques et archéologiques nous permettent de circonscrire plus que de comprendre. Impossible de penser notre Tour de Babel comme une figure allégorique, car le propre de l'allégorie est qu'elle s'offre sans résistance aux interprétations rationnelles exhaustives. Babel n'est, à proprement parler, signe de rien, elle ne se prête pas aux descriptions sémiotiques trop nettes. Si l'on empruntait au Grec Lucien son langage antique, on la dirait moins icône qu'idole, c'est-à-dire image sans modèle. Elle tient du symbole, si l'on admet que celui-ci n'est jamais totalement décryptable, jamais tout à fait transcriptible dans notre code – qu'il y a toujours un reste.

Un tel inachèvement du sens confère à ce dernier, en même temps qu'une fragilité relative et une fugacité apparente, beaucoup de plasticité : il l'offre aux questionnements de chaque génération nouvelle… si tant est que celle-ci éprouve le besoin de remonter à la source ! Car c'est là le hic. Contrairement en effet aux mythes grecs dont nous sommes nourris, celui de Babel ne comporte pas de héros, et donc nous provoque avec moins d'insistance ; il semble demeurer extérieur à ce que peut avoir de plus dramatique la représentation de notre destin. Le récit babélien ne connaît de personnage que collectif et sans nom ; par là même, l'image qu'il transmet flotte un peu et n'interpelle qu'indirectement le sujet que je suis, que vous êtes. Pourtant, cet aspect décevant cache à peine une pensée complexe et poignante, dont il n'est pas impossible de dégager, avec quelque attention, la perspective.

INTRODUCTION

1

A l'enseigne de Babel

Laissons provisoirement de côté le texte biblique, les citations que l'on en fait et les références explicites par lesquelles on y renvoie. Quiconque tenterait de mesurer, indépendamment de cet étalon trop spécifique, le degré d'enracinement de Babel dans l'imaginaire et le langage modernes ne manquerait pas de s'étonner : du début du XVII^e^ siècle à celui du XIX^e^, il ne rencontrerait aucun document apte à le renseigner. Ainsi, l'article « Babel » de l'*Encyclopédie*, rédigé par Diderot, se borne à relater, selon la Genèse, la construction de la Tour et la confusion consécutive des langues. Étrange lacune chronologique, correspondant à l'ère du classicisme français et des Lumières européennes, premier triomphe de notre modernité ! Ce n'est pas là un hasard ; je reviendrai sur ce point. Quand Babel resurgira dans les mémoires, en pleine époque romantique, elle se sera chargée d'autres valeurs.

Seul souvenir, durant ce long silence, de l'épopée babélienne, l'expression *Tour de Babel*, usitée en comparaison, explicite ou non. Ainsi, les pères de Trévoux, dans l'édition de 1752 de leur *Dictionnaire* : « Le peuple dit quelquefois d'une chose bien grande et bien haute qu'elle est grande ou haute comme la Tour de Babel. Cela n'est que familier et populaire. » Dix ans plus tard, le dictionnaire de l'Académie signale l'expression, mais la glose en d'autres termes : « Figurément, confusion d'opinions ou de discours. » L'Académie ne faisait en cela que recopier le *Dictionnaire* de Furetière, édition de 1690, lequel, curieusement, citait en exemple un vers de Molière (*Tartuffe*, I, 1) :

C'est véritablement la tour de Babylone !

s'écriait Madame Pernelle dans une diatribe contre les mondanités parisiennes. Peut-être l'indignation de cette honnête femme l'induisait-elle à une erreur de toponyme ? Mais, après tout, *Babel*, dans plusieurs parties de l'Ancien Testament, est le nom de la grande Babylone ; et le vers qui suit permettait un jeu de mots assez drôle :

Car chacun y babille, et tout du long de l'aune…

(par cette aune, comprenons : « sans arrêt »). N'empêche qu'à partir du milieu du XIX^e^ siècle, des lexicographes gavés de classicisme, tels Littré, Darmesteter et Hatzfeld, plus près de nous Paul Robert, attesteront avec impavidité l'équivalence des locutions *Tour de Babel* et *Tour de Babylone*, la seconde parfois donnée comme « vieillie », pour désigner un lieu où tout le monde parle sans pouvoir se faire entendre.

Rien, dans cette tradition des dictionnaires, naturellement portée à l'inertie, n'atteste autre chose que le culte un peu gourmé du « bon usage » et l'autorité absolue des modèles littéraires. On reste très loin de la langue vivante. Cependant, vers 1830, avec une apparente soudaineté, la situation se modifie, des tendances jusqu'alors latentes se manifestent avec quelque éclat. Bien des indices nous révèlent que le mot *Babel*, tout court, était en train de pénétrer dans le vocabulaire général, avec les marques d'un nom commun, telles que le pluriel ou la possibilité d'être précédé de l'article indéfini – *une Babel*, *des Babels*. En 1903, Couturat et Leau, dans leur *Histoire de la langue universelle*, parlent d'« une Babel de langues internationales » produites au XIX^e^ siècle. Le dernier livre d'Umberto Eco, *La Recherche de la langue parfaite*, évoque en 1994 l'Europe après l'effondrement de la latinité comme « une Babel de langues nouvelles ».

Chemin faisant avaient été formés adjectifs ou substantifs déri-

vés : dès 1849, *babélien* ; *babélique*, forgé en 1862 par Hugo ; *babélisme* en 1866, qui sémantiquement prolifère : un article de Daniel Oster, paru en 1991 dans *Corps écrit*, emploie (en trois pages, et sans doute par ironie) le mot sept fois, dont six avec un adjectif qui en spécifie la zone d'application – *babélisme idéologique*, *intellectuel*, *moral*, *philosophe*, *spirituel*, *parisien*… sans compter le *babélisme du moi* !

De tels mots demeurent en toute occasion à notre disposition ; pour le moins, ils appartiennent à cette frange virtuelle du vocabulaire qu'à chaque instant n'importe lequel d'entre nous se sent libre d'appeler à revivre. Çà et là, on glanera des formations moins assurées : *babéliquement*, en 1893, chez Verlaine ; de nos jours encore, *babélesque* chez Claude Simon, *La Route des Flandres* (1951); *babéliser*, sous la plume d'Étiemble : « L'américain nous babélise. »

Durant trois ans, de 1959 à 1962, Étiemble consacra son cours de Sorbonne au « babélien », sobriquet dont il accablait notre affligeant franglais. Il contribuait ainsi, avec l'autorité et la hauteur qui lui étaient propres, à une renaissance du vieux mythe. *Babélien* désignait, dans sa bouche et sous sa plume, le résultat d'un mélange anarchique et – plus encore – d'une colonisation linguistique. En traiter, c'était nécessairement philosopher sur les rapports liant le pouvoir et la langue, les discours et le mensonge, la communication et l'oppression, la parole et le refus de l'autre. Rarement les deux thèmes du récit biblique (la ville, la langue) avaient été, depuis les kabbalistes du Moyen Age et sous le voile de l'actualité, aussi fortement réintégrés l'un à l'autre.

En 1974, le *Trésor de la langue française* faisait le point : quoiqu'un peu trop systématique et sans souci excessif des nuances de style, le tableau qu'il dressait alors demeure, en gros, valable vingt ans plus tard. La signification du mot *Babel* et de ses dérivés, globalement péjorative, évoque, selon les contextes, l'une ou l'autre de deux réalités :

• Dans une acception soit littérale, soit (plus ordinairement) figurée, une construction de dimensions démesurées et dont on

présume la vanité, voire la nocivité. Ainsi, dans le *Génie*, en 1803, Chateaubriand qualifiait l'*Encyclopédie* de « Babel des sciences » ; et lorsque Victor Hugo, dans les *Feuilles d'automne* (1831), cite du même souffle « des Alhambras », « de hautes cathédrales » et…

Des Babels dans la nue enfonçant leurs spirales,

le vers, pour saturé qu'il soit d'allusions bibliques, n'enlève pas à ces *Babels* toute valeur lexicale propre.

• Au littéral ou au figuré, le lieu d'une confusion linguistique et d'une absence de communication : c'est ainsi que, dans « La voix » des *Fleurs du mal*, une bibliothèque devient une « Babel sombre » où, à défaut des langues, se mêlent sous leur poussière les livres, négation de la vie. Le sens glisse ; du moins subsiste l'idée dominante de désordre, de malheur et, à l'arrière-plan, celle d'une impossibilité de se trouver soi-même. Cette conception d'une Babel-monde livresque réapparaîtra fugitivement en 1922 dans la nouvelle de Pirandello *Mondo di carta* [Monde de papier]; de façon dramatique, en 1941, dans celle de Borges, *La Bibliothèque de Babel*, qui nous embastille au sein d'un univers dépourvu de significations et dont, désespérément, nous cherchons en vain à découvrir la cohérence, conscients à la fois de la schizophrénie de toute parole et du néant où nous précipiterait le silence. Roland Barthes, en 1973, prendra, par figure, cette imagerie à revers : « Le plaisir du texte, c'est Babel heureuse. » Les exemples de ce genre abondent. Durant l'été de 1994, je relève, au hasard d'interviews rapportées dans la presse hebdomadaire :

– à propos d'un agglomérat fortuit de groupes ethniques : « c'est une Tour de Babel, pas une nation » ;

– en conclusion d'un reportage sur l'ex-Yougoslavie : « le mythe de la Tour de Babel, c'est-à-dire le triomphe de la confusion » ;

– dans une enquête sur l'interprétariat au Parlement européen de Strasbourg : « le Parlement de Babel ».

Quoique l'objet du désordre dénoncé ne soit pas toujours le langage, ou lui seul, son idée demeure vigilante à l'arrière-plan, sa diversité, l'incompréhensibilité réciproque des discours. Dès 1916, Walter Benjamin faisait référence à Babel dans le passage de son essai sur le langage consacré à la traduction. Est-ce en vertu de quelque (involontaire ?) ironie que, depuis le milieu de notre siècle, le nom de Babel a été accaparé par certains linguistes comme un slogan relatif à la pratique ou à la théorie de la traduction ? Le titre de G. Steiner, *After Babel* (1975), fournit de cet usage l'exemple le plus brillant. En 1950, s'était créée sous le parrainage de l'UNESCO une revue internationale de traducteurs intitulée *Babel*. Colloques, séminaires, livres, voire collections entières (comme celle des éditions Actes Sud) usent du nom et parfois de la représentation dessinée de la fameuse Tour comme d'un hiéroglyphe renvoyant à l'idée d'activité traductrice. Deux esquisses ont été récemment tracées, d'analyse, sinon d'explication, de ces liens : « Des tours de Babel », que Jacques Derrida écrivit en 1985 et reprit dans son recueil *Psyché* ; et « La Babele felice », de Paolo Fabbri, dans le collectif édité par Lorena Preta. La première, réduite à quelques denses pages, sert d'introduction à un commentaire de l'*Aufgabe der Uebersetzers* de Benjamin, dont elle met en valeur les implications anthropologiques ; la seconde, plus expressément linguistique, ne tend pas moins à marquer la profondeur où s'enracine le mythe dans notre conscience culturelle, et sa radicale équivocité.

On constate ainsi la puissance du souvenir biblique, alors même que ce dernier semble avoir perdu la cohésion qui, dans le récit de la Genèse, liait l'un à l'autre le gigantisme d'une construction humaine et la dispersion linguistique. Dans une perspective historique, on parlerait à ce propos, à la manière de N. Frye, de « stase thématique », ultime avatar d'un mythe quand a cédé son dynamisme narratif ; d'où l'obscurcissement des per-

spectives, l'écrasement des données et une lourde perte de sens. C'est incomplète et comme distordue que Babel remplit aujourd'hui dans nos langues et notre topique son rôle de référence évocatrice. Symbole refroidi, Babel, pour la plupart d'entre nous, n'existe plus que parmi les sédiments profonds de notre imaginaire, entassements de débris, de schèmes stéréotypés et stériles. Cette permanence de la mémoire collective – remarquable en dépit de l'imprécision de son objet – fait ainsi de Babel un « lieu commun » de nos langues. Je prends ce terme dans le sens que lui donnait l'ancienne rhétorique : *locus communis*, point de référence de l'argumentation ou de la description, comparable à un « lieu » de l'*ars memoriae*, espace imaginaire servant de recours mnémonique dans le travail d'explicitation de la pensée. En traitant de Babel, comme il le faisait en 1948, la littérature contemporaine, Roger Caillois en exposait – et, rhétoriquement, en « prouvait » – « l'orgueil, la confusion et la ruine », selon les termes qui formaient le sous-titre de l'ouvrage. Quand un éditeur parisien publia, en 1949, le roman d'Elias Canetti *Die Blendung* [L'aveuglement] – d'où se dégage une méfiance radicale envers le langage –, il lui donna pour titre *La Tour de Babel*… quoique l'expression n'y paraisse nulle part. En 1976, un bref essai de Michel Pierssens paru aux Éditions de Minuit soumettait à une critique psychanalysante la notion de signe, interrogeait les fantasmes du langage et l'« aventure du sujet en délire au cœur de la raison ». Le titre ironique de l'ouvrage, *La Tour de babil*, soulignait l'intention de l'auteur. En 1994, Pascal Bruckner publie, sous le titre *Le Vertige de Babel*, un bref et cinglant essai où il confronte les idées de cosmopolitisme et de « mondialisme », au profit d'une conception positive de la diversité culturelle, issue des mémoires vivantes et exclusive de tout intégrisme.

*

Les traits que je signale ainsi ne sont pas propres, on le comprend, au français et à sa littérature. Toutes les langues

romanes et germaniques (je connais à peine les autres !) présentent, à de faibles nuances près, depuis le XIX^e^ sinon le XVIII^e^ siècle, la même distribution sémantique : *Babel*, à quoi se joignent quelques dérivés, désigne d'une part incohérence, mélange inorganique et désordre d'objets, de mots, d'idées, voire de bruits ; d'autre part, un bâtiment très élevé ou, figurément, l'ambition excessive d'un projet ou d'un plan.

C'est ainsi que Babel fonctionne pour nous depuis plus d'un siècle. Quelques musiciens même, au cours des années 1850 à 1950, furent attirés par cet ensemble de motifs, en apparence dispersés mais globalement propres à suggérer l'ambiguïté tragique de l'existence collective : dès 1858 Anton Rubinstein, dans son oratorio *Babel*, refait en opéra en 1872 ; César Franck en 1865, autre oratorio ; René Barbier en 1932 ; Stravinski, cantate, composée en 1944, publiée en 1952… Nous en sommes là.

Cependant, aux époques qui précédèrent la grande coupure de la modernité, la place de Babel dans la culture de l'Occident fut assez différente – et le rapport entre récit biblique et allusion, d'une autre nature. Nous le verrons dans la seconde partie de ce livre.

De façon, il est vrai, atténuée par ce qu'a de cliché son image, *Babel* signifie aujourd'hui les effets brouillés de quelque catastrophe collective ou d'un échec de l'intelligence. Cette valeur demeure perceptible dans les usages même apparemment les plus dévoyés. Des traces en ont été relevées jusque dans le folklore de divers terroirs français. Sébillot, vers 1900, signalait en Bretagne, en Sologne, dans le Berry et l'Auxois une curieuse croyance paysanne, attestée, avec des variantes, depuis le début du XIX^e^ siècle : lorsqu'un serpent a réussi à échapper durant sept années à la vue de l'homme, il lui pousse des ailes, grâce auxquelles il s'envole jusqu'au sommet de la « Tour de Babylone », lieu lointain et maudit. De là, selon la version bretonne, il se voit par miracle précipité dans le vide le dimanche des Rameaux, et il ne reste plus alors qu'à l'écraser.

Dans les rêves de la science-fiction, l'effet peut s'inverser, et

Babel devenir le garant d'une réconciliation fondée sur le triomphe de la technique : ainsi dans le *space opera* de Samuel Delany, *Babel 17* (1966), dont le titre désigne une langue totale, identique à la pensée et qui, apprise au cours de longues épreuves, maintient son identité à travers les immensités galactiques. Dans une série émise par la BBC au printemps de 1978, l'auteur, D. Adams, pourvoit les voyageurs interstellaires d'un poisson minuscule, le « babel », qui, introduit dans l'oreille, permet de décoder n'importe quel langage…

Périodiquement, cependant, s'élève la voix d'un poète qui parvient à réanimer Babel, à lui rendre un instant quelque chose de sa fécondité signifiante, à en transférer le souvenir au niveau figuratif où s'inscrivent, dans le présent social, l'expérience vivante du passé commun et, en perspective, des sens neufs, sinon prophétiques. Babel se dresse alors dans des contextes rappelant avec pathétique les vicissitudes de l'Histoire ou des destins individuels : non plus, certes, en tant que *mythe* (formulé par une collectivité qu'il engage), mais comme *parole poétique*, discours individuel où se manifeste quelque trait d'une vérité cachée, obscure parce que incomplète, néanmoins signifiante pour tous. La nature du récit biblique confère à de telles réinterprétations une affinité manifeste avec une lecture romantique du devenir humain.

Ainsi, à plusieurs reprises, dans l'œuvre de Victor Hugo, jusqu'à la vigoureuse Introduction de la *Légende des siècles* : cette « Vision », comme l'intitule le poète, écrite entre 1857 et 1859, s'achève par une imprécation contre Babel, identifiée à la fois à « ce livre » et à l'Histoire dont il suit la trace.

> C'est l'incommensurable et tragique monceau…
> Ce livre, c'est le reste effrayant de Babel,
> C'est la lugubre Tour des Choses, l'édifice
> Du bien, du mal, des pleurs…
>
> C'est l'épopée humaine, âpre, immense, écroulée.

Contemporains de fragments poétiques intégrés plus tard à *La Fin de Satan* et hantés par les images de la chute, de l'exil et du refus, ces vers reprennent en écho des thèmes du *Nemrod* de 1854, où Babel, c'est l'antre et la forteresse de ce héros pervers, personnification de la guerre, de la destruction et de l'échec. « L'ombre était sur Babel », « le front noir de Babel » : dans la mythologie antithétique du poète, la Tour du récit biblique devient l'emblème de tout ce qui fait offense à la nature et à l'espoir des hommes.

Babel, dans l'imaginaire poétique du XIX^e^ siècle, c'est le double de Babylone, mal distincte d'elle, cité défiant le ciel, grouillant de prostituées sacrées, de reines meurtrières, couronnée de jardins suspendus insultant à la misère des hommes. Une vision semblable, plus concentrée dans son intensité, hante deux nouvelles de Kafka (l'une fragmentaire, l'autre très brève) que recueillit Max Brod au tome V des *Sämtliche Werke* : « La muraille de Chine » (de 1917) et « Les armes de la ville » (de 1920). La construction de la Grande Muraille d'une part, et de l'autre l'édification de la Tour de Babel, œuvres unanimes mais contraintes, exaltent l'unité d'un empire, non moins que le caractère illusoire de la connaissance et des techniques humaines. Babel échoua, non point à cause du péché de ses constructeurs, mais faute d'être assise sur des fondations assez profondes et stables. Les architectes de la Muraille tirent les leçons de cet échec… et peut-être à long terme leur bâtiment pourra-t-il servir de socle à une autre Tour, définitive ? Leur dessein s'oppose à la folie babélienne : ils ne visent pas le ciel, ils tentent de séparer à jamais, sur terre, les bons des mauvais, la civilisation de la barbarie et, de l'obéissance au pouvoir, l'insoumission. Pourtant, l'une et l'autre entreprise requiert de la part des hommes abandon complet et renoncement à tout autre désir. C'est pourquoi l'une comme l'autre demeure inachevée.

Le 10 avril 1922, renversant la figure traditionnelle, le même Kafka notait dans ses *Aphorismes* : « Nous creusons la fosse de Babel. » Désolation d'un labeur immense et inutile, plongée dans

la nuit terrienne et néant d'avenir. La fosse – la Tour : l'archétype retourné laisse un trou dans les lieux où s'élevait l'édifice ; tout mouvement de l'être se révèle chute et signifie la faillite de l'éternel retour. Le souvenir de la Tour maudite poursuivit Kafka au cours de toute son œuvre, dans la mesure même de l'obsession que, coincé entre l'allemand et le tchèque, l'hébreu et le yiddish, il ressentait de l'opacité de l'écriture et du langage – aussi radicale que le mutisme de Dieu.

Même fascination chez le romancier américain Paul Auster, dont la *New York Trilogy*, publiée entre 1985 et 1990, à tout instant décalée, glissant plan contre plan sur elle-même, dit et redit la solitude de la grand-ville-miroir, univers narcissique, l'altérité irrécupérable du *je* et de son langage, non moins que les efforts d'un obsédé pour reconstruire une langue première, berceau des choses… et qu'à la fin rien ne distinguera d'un discours psychotique. Des traces constellent le texte, et nous signifient qu'il ne s'agit pas là de métaphore : tel personnage passe les nuits à inscrire dans les rues de New York les lettres THE TOWER OF BABEL ; tel autre orne son bureau de neuf reproductions du tableau de Bruegel ; le premier fut jadis l'auteur d'un pamphlet, *The New Babel*, appelant l'Amérique à réédifier ce paradis.

C'est ainsi qu'un double mouvement se dessine dans notre littérature depuis le milieu du XIX^e^ siècle : une dramatisation en même temps qu'une modernisation du récit biblique, dans lequel on déchiffre ou auquel on impose une rhétorique relative aux aléas de notre histoire et aux menaces pesant sur la société d'aujourd'hui. L'image babélienne ramène l'homme révolté à la réalité de sa servitude ontologique et de son impureté culturelle. Elle le confronte à la cruauté de son destin. *La Babel nucléaire*, essai de L. Puiseux à la fin des années soixante-dix, dénonçait, en même temps que les dévastations escomptées, la tyrannie politique qu'exige absolument le contrôle de cette énergie.

Dès 1951, Pierre Emmanuel avait, de son côté, livré à ses lecteurs une *Babel*, épopée de l'œuvre manquée en même temps que méditation sur nos limites. Ce texte, le plus riche sans doute

qu'ait inspiré la vieille légende à un poète de notre temps, fut en partie commenté par son auteur, quinze ans plus tard, dans *Lignes de faîte*. La Tour, limpidité et raison pure, carcan intellectuel plus encore que prison des corps, pouvoir et appétit de domination, tyrannie, anti-parole absolue, séquestre une humanité en miettes, dérisoirement persuadée de son omniscience mais aveugle et qui savoure avec délices sa propre humiliation et l'inachèvement de ses projets :

> Tu sais tout. L'œil vissé à l'apparence. Il vente
> Des forêts, des moissons autour de soi. Tu sais
> Tout ? Ce courroux splendide au large de l'histoire
> Qui va creuser la terre au-dessus de Babel…
>
> Mais au fond du chaos enseveli, du noir
> Besoin d'amour de la matière. Rien ne bouge
> Encore…

Hubert Bost cite (p.195-196) un poème occitan de P. Grosclaude, *Un còp serà* [Une fois il y aura], de 1976, malédiction incantatoire de l'homme de demain, uniformisé et captif de sa peur de soi. Les « Dizains pour la multiplication des langues » de Pierre Gamarra, dans *Corps écrit*, en 1991, concentrent sur l'instabilité du langage les mêmes angoisses. Un groupe théâtral de jeunes, « La Luzège », montait le 26 juillet 1994, dans une ancienne carrière de la Corrèze, un *Babel* identifiant au refus de la condition humaine l'ambition des constructeurs de la Tour.

*

Babel ne forme ainsi, à premier examen, dans notre culture qu'un nœud assez confus de lignes thématiques, un « projet pour une ruine », comme l'écrivait en 1992 G. Manganelli dans un bref et bel essai du « guide impossible » *Babilonia*. Nous avons, depuis un siècle, grâce à quelques poètes, récupéré une fable à laquelle leur œuvre confère une valeur symbolique originale mais